Des «Empreintes» en progrès

Une exposition au «Konschthaus Beim Engel»

Au gré d'un vernissage réussi (Photo: Arsène Kraus)

«Le monde est peuplé d'objets. Sur ses rivages, leur foule infinie, leur collection nous apparaît [...] Plutôt que notre regard, c'est alors l'affaire de notre main – qu'elle sache filer la manoeuvre», aux cimaises du «Konschthaus Beim Engel», on le sent bien, les 23 graveurs qui ont installé leurs oeuvres cherchent chacun «son» objet, le modèle, s'accrochant parfois dans les solidités de la tâche accomplie. Pour ceux à qui la foule des noms et les quelque soixante-dix oeuvres feraient peur, qu'ils se rassurent, il s'agit bien d'un rendez-vous où l'on a plaisir à se rendre et pour lequel l'équilibre des présences jeunes ou confirmées semble un argument convainquant. Et puis, il est toujours agréable de découvrir les instances d'une gravure – bien trop souvent critiquée – s'affirmant en geste d'art, soucieux de sa qualité et de ses vigueurs.

Taille douce, à la pointe sèche, à l'eau forte, mezzotinte et linogravures, plaques de cuivre et coupes transversales dans le bois, brûlures d'acide, griffures d'outils tranchants, le graveur s'installe patiemment entre les volumes et les calculs des densités dans l'organisation d'une écriture particulière. Couleur, poids, pressions, le papier en garde précieusement les traces, absorbe la substance des nuances et des ombres, devient mémoire d'un travail minutieux, dont les marques n'oublieront jamais ni les doutes, ni les conditions du temps présent.

«Low profile», «Refuser l'évidence», «Une trouée dans l'oeil du temps», visage et oubli, les trois gravures signées Guy Langevin s'acharnent dans leur besoin de restituer le moment. Presque photographiques, les figures accomplissent les cycles de la lumière et de l'obscurité, prises dans le mouvement de leurs vies jusqu'à la peur de la dissolution ou de la rupture, elles hantent l'espace et les regards, avouant l'illimité de l'existence et les bordures du néant.

Ailleurs, inquiétants, «Les Gargouilles de Paris» de Torben Bo Halbirk fixent sur la feuille de papier les mutismes pierreux de leur mythe, en confrontation directe avec les univers «manga-jaunes», obscurs, modernes et architecturaux – «Free time actions» entre accords de jazz et démons paresseux – imaginés par Jan Danebod.

«Sur le fil, entre ciel et terre, vers le bas ou en équilibre», sujet de l'ascension, de la traversée et de la chute, l'homme de Marité Bordas continue à accomplir le devoir de ses cycles d'errance onirique sur les saillies vertigineuses du monde, alors que les trois «Signes» de Malou Faber-Hilbert, à la fois tache persistante et graphie originaire, sensualité et délicat équilibre de nuances, suivent dans leur accomplissement des appétits et des raisons artistiques passionnels.

Enfin différente bien que toujours aussi «rigoureusement conforme aux règles», Anne Heyvaert abandonne les structures des boîtes en cartons pour de «Petits papiers froissés». Un travail de représentation des volumes et des idées «cadres», paradoxalement proche par son renouvellement de celui de Soheila Knaff-Sanie ou encore de Serge Koch, qui changent à leur tour, la première explorant d'une manière intéressante les séquences de dessin en tons chauds, le deuxième se laissant tenter par les potentialités des figures cubistes jusqu'à toucher au jeu des espaces planes et des géométries recomposées.

Si le dessin correct de Jos Munhoven, les tristesses pesantes de Sus Feider-Hierzig, les personnages «en fil» de Nathalie Soldani ou encore les «Sans titres» d'Yvonne Rodesch ne dépassent pas le stade des rencontres hésitantes, on trouve dans les silhouettes longilignes couvertes par les signes de l'argent de Maïté Elter-Font ainsi que dans «La vanité et l'orgueil rendent aveugle, sourd et muet» d'André Botzem, l'expérience du symbole et la condition des critiques sociales.

«Sans titre» est né de l'imagination créative d'Isabelle Lutz, une mer et un ciel, une nuit, un trait frêle mêlant ses circonvolutions évanescentes entre les deux univers face à face, libérant dans son étroit sillage lumineux l'eau et l'air dans la conscience d'un éclat de songe harmonieux. Empreintes de corde et de pas, trace de pneu et papillon, tout aussi intéressant, on revoit avec plaisir les récentes créations de Mariette Flenner qui jouent avec les univers surréalistes, les métaphores de la mémoire et les permutations spatiales.

Il reste, le travail de Guy Capesius, le groupe sans identité d'Yvonne Simon, le «vieux temps, vieux cheval» de Véronique Hissette-Sauveur et les broderies enfeuillées de Sylvie Karier, ou encore les «papiers» signés Christiane Drohe-Linden, Viviane Kunsch et Diane Jodes pour créer le très bon et moins bon d'une exposition.

Mariana Wathelet

Au «Konschthaus Beim Engel», jusqu'au 21 octobre, 1, rue de la Loge, Luxembourg.